



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

La solidarité *coolie* dans *Sueurs de Sang* de Abhimanyu Unnuth

Anusha D'Souza

Université de Mumbai, Inde

dsouzanusha@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-2296-704X>

Reçu le 06-09-2022 / Évalué le 25-09-2022 / Accepté le 26-09-2022

Résumé

À l'île Maurice, les *coolies* ou travailleurs-engagés ont pris le relais d'anciens esclaves suite à l'abolition en 1848. La naissance d'un esprit communautaire dans le pays d'accueil n'était ni facile, ni instantanée. Cet article a donc pour but d'étudier la solidarité *coolie* dans le roman *Lal Pasina* ou *Sueurs de Sang* de l'écrivain mauricien d'origine indienne Abhimanyu Unnuth. Cette œuvre a la particularité d'être l'un des plus anciens romans sur l'engagisme. Elle narre l'histoire de trois générations de travailleurs liés aux plantations de canne à sucre au nord de l'île Maurice au XIX^e siècle. L'article vise à étudier les étapes de l'émergence de la solidarité entre les travailleurs-engagés et le fruit de cette solidarité qui se manifeste dans le roman *Sueurs de Sang*. Le rôle de la mémoire collective et sa contribution dans l'émergence de la solidarité seront également analysés. L'objectif est d'étudier son rôle pour mieux comprendre la société mauricienne de nos jours.

Mots-clés : engagisme, solidarité, *coolie*, l'île Maurice, mémoire

Coolie solidarity in *Sueurs de Sang* by Abhimanyu Unnuth

Abstract

The coolies or indentured laborers took over from the former slaves after the abolition of slavery in Mauritius in 1848. The birth of a community spirit in the host country was neither easy nor instantaneous. This article aims to study coolie solidarity in the novel *Blood-Red Sweat* by the Indian origin Mauritian writer Abhimanyu Unnuth. The novel has the distinction of being one of the earliest novels on indenture. It tells the story of three generations of workers linked to the sugar cane plantations in the north of Mauritius in the 19th century. The article aims to study the stages of the emergence of solidarity between indentured labourers and the result of this solidarity that is illustrated in the novel *Blood-Red Sweat*. The role of collective memory and its contribution to the emergence of solidarity will also be studied. The objective is to understand the stages of solidarity in order to better understand Mauritian society today.

Keywords: Indentureship, solidarity, *coolie*, Mauritius, memory

Introduction

1848 est une année décisive dans l'histoire mondiale. La décision d'abolir l'esclavage dans les colonies françaises a eu des répercussions immenses non seulement sur les îles elles-mêmes, où l'on faisait pousser les cannes à sucre, mais aussi sur les autres colonies vers lesquelles les maîtres coloniaux se sont tournés pour combler le vide laissé par le départ des anciens esclaves. Pour les *coolies* ou travailleurs-engagés, la traversée de la maudite *kala pani* n'était que la première étape, l'incertitude dans laquelle ils se trouvaient dans le pays d'accueil s'est apaisée seulement après l'émergence d'un esprit communautaire. Cet article vise à étudier la solidarité entre les engagés et son effet sur la société engagiste mauricienne.

Nous étudierons le roman phare *Lal Pasina* écrit par l'auteur mauricien d'origine indienne Abhimanyu Unnuth. Comme son titre le suggère, le roman est écrit en hindi. Publié par Rajkamal Prakasan à New Delhi en 1977, son succès incomparable a assuré sa traduction en français par Isabelle Jarry et Kissan Buddhoo en 2001.

Auteur, poète, dramaturge et romancier, c'est un écrivain qui a touché à divers genres dans ses soixantaines d'œuvres. Ses romans écrits en hindi, publiés en Inde sont très populaires à l'île Maurice (Hawkins, 2007 : 40). Il est si célèbre qu'on le considère comme « l'ambassadeur mauricien en Inde » (Edouard, 2018) et on l'appelle « Premchand de l'île Maurice » (Boodhoo, 2018). Il a été récompensé pour ses chefs-d'œuvre à l'île Maurice ainsi qu'en Inde, la terre de ses ancêtres. De nombreux prix lui ont été décernés, notamment le Vishwa Hindi Samman (1996), Sahitya Bhushan (2003), Sahitya Academy Fellowship (2014), National Award Mauritius (2018).

L'auteur puise dans sa propre expérience de travailleur-engagé. À l'âge de 12 ans, il assistait sa mère qui coupait la canne dans les champs et fut témoin des « [...] mauvais traitements que leur infligeaient les gérants de la plantation » (Boodhoo, 2018). Il a canalisé sa rage dans son écriture, c'est pourquoi ses ouvrages sont pleins de passion et d'émotion. Parmi ses œuvres phares, certaines ont été traduites en français comme *Les Empereurs de la Nuit* (1983), *Le Culte du Sol* (1987) et enfin *Sueurs de Sang* (2001) dont la préface a été rédigée par le lauréat du Prix Nobel, Jean-Marie Gustave Le Clézio.

Le récit de *Sueurs de sang* dépeint la vie de plusieurs générations d'engagés indiens à l'île Maurice au XIX^e siècle qui luttent pour améliorer leurs conditions de travail et forcer les maîtres coloniaux à respecter leurs valeurs et croyances. Cette lutte est rendue possible par la solidarité dont font preuve les coolies.

La définition de solidarité qui sera retenue pour cet article sera celle offerte par le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, qui la décrit comme

Dépendance mutuelle entre les êtres humains existant à l'état naturel et due aux besoins qu'ils ont les uns des autres.

On retiendra dans cette définition les mots-clés : « dépendance mutuelle », « état naturel » et « besoin ». Les humains sont des êtres sociaux ayant besoin les uns des autres. La dépendance mutuelle est l'expression externe de ces relations sociales. Les humains sont des êtres sociaux.

Cet article, qui a pour but d'étudier l'objectif de la solidarité coolie dans le roman *Sueurs de sang*, vise à démontrer que celle-ci est à l'origine d'une nouvelle communauté soudée, séparée de la société capitaliste et esclavagiste de l'époque. Pour explorer cette notion, nous examinerons tout d'abord le rôle de la mémoire collective dans la vie des coolies et leur effort pour la préserver. Ensuite, nous essaierons de tracer le processus qui engendre la dépendance mutuelle entre les coolies du roman. Enfin, nous étudierons comment la solidarité aide à déstructurer le système colonial.

1. Préserver la Mémoire Collective

Pour les coolies qui ont quitté leur terre natale et qui se sont installés à l'île Maurice, leurs souvenirs de l'Inde étaient le cordon ombilical qui les reliait à leur pays d'origine. Cet aspect est plus frappant dans le roman d'Unnuth puisqu'il a dépeint trois générations de travailleurs engagés indiens. Les enfants et petits-enfants de ces travailleurs ne se sentent pas suffisamment proches de l'Inde car ils sont nés à l'île Maurice. Cependant, ils chérissent toujours les représentations que leurs parents s'en font. La première génération, celle qui a traversé la maudite *kala pani*, est celle qui se souvient le plus de son pays natal.

Citons l'exemple de Kosila, l'une des coolies qui a quitté le Bihar dont elle se souvenait toujours,

...c'est ce que Kosila racontait à ses amies, et elle parlait aussi des grandes fêtes organisées en l'honneur de la déesse mère, dans son village natal du Bihar (Unnuth, 2001 : 60).

La mémoire individuelle que partage Kosila à travers ses récits devient une mémoire collective. Citons Kumudham Balasubramanian, « Chaque individu partageant son passé donne ainsi à la formation de la mémoire collective » (Balasubramanian, 2015 : 75). Les souvenirs de Kosila font ainsi appel plus largement à ceux d'autres femmes du groupe puisque cela leur rappelle les fêtes qu'elles ont elles-mêmes vécues, participant alors à la construction d'une mémoire collective.

La question des grandes fêtes est soulevée pendant la période de grande pénurie à Maurice.

Le riz était si immangeable que même l'âne [n'en] voulait pas... Celui qu'on leur avait distribué au début de la semaine était plein de brisures. (Unnuth, 2001 : 60).

Le contraste entre l'abondance des festins et le manque vécu au quotidien est très marquant.

Ici, on se rappelle la citation de Svetlana Boym¹ qui démontre comment la nostalgie devient un outil parfait pour combattre les incertitudes quotidiennes,

Il existe une épidémie non moins globale de nostalgie, une aspiration affective à une communauté avec une mémoire collective, une aspiration à la continuité dans un monde fragmenté. La nostalgie réapparaît inévitablement comme un mécanisme de défense à une époque où les rythmes de vie et les bouleversements historiques s'accroissent (Boym, 2001 : 20).

La seule façon d'affronter les bouleversements auxquels les coolies ont été confrontés après leur voyage à l'île Maurice était d'avoir recours à la nostalgie en se remémorant les souvenirs heureux des fêtes et de l'abondance. Cette action personnifie « l'aspiration à la continuité » dans la situation fragmentée dans laquelle ils se trouvent, où les rassemblements religieux et les célébrations ne sont pas autorisés.

Pour Maurice Halbwachs, « la mémoire des groupes sociaux est généralement transmise oralement et met l'accent sur la continuité » (Halbwachs, 1992 :80). Tout comme celui de Kosila, le cas de Jatan illustre parfaitement cette idée. Un véritable savant, il connaissait

de nombreux passages du Ramayana et pouvait réciter les versets de Hanuman Chalisa². De tous les ouvriers, il était celui qui connaissait le mieux leur langue maternelle (Unnuth, 2001 : 88).

Ainsi, on observe que la transmission de la mémoire collective des coolies a pour but de préserver le sacré. Jatan détestait la soumission imposée par les blancs, il voulait résister à sa manière en préservant les traditions et la culture indienne. Ainsi, il enseigne les alphabets de la langue hindi, le « *ramagati* » aux enfants du village (Unnuth, 2001 : 74). Nulle représaille n'était envisageable étant donné la position des ouvriers dans la hiérarchie sociale. Sa manière de combattre la domination coloniale lui était plus personnelle. En s'accrochant à sa langue, ses traditions et sa culture et en les transmettant aux générations suivantes, il a résisté à la domination coloniale.

Un autre exemple est fourni par les *alha*³. Ce chant populaire dont les paroles sont inspirées d'une épopée guerrière (Unnuth, 2001 : 415) est chanté la nuit dans les camps indiens, comme nous montre la citation suivante :

...et, lorsque l'envie le prenait d'entendre quelques versets d'alha, il allait passer la nuit chez Ratan. Ces soirées lui rappelaient celles de son Bihar natal, bercées par la mélodie des chants indiens (Unnuth, 2001 : 56).

L'*alha*, ou balade épique, est une manifestation de cette transmission orale qui permet aux travailleurs sous contrat d'affirmer leur indianité et d'éprouver un attachement continu à leur patrie malgré leur déplacement physique. On ne peut pas ignorer l'aspect temporel des *althas* qui sont chantés pendant la nuit. Elles offrent une échappatoire aux travailleurs-engagés qui est impossible en journée car ils sont toujours surveillés par les maîtres et les sirdars.

On ne peut pas non plus ignorer le *birha*⁴, autre type de chanson qui est chanté pendant la nuit dans ce roman (Unnuth, 2001 : 417).

C'est également un moment de convivialité partagé par la communauté comme le souligne l'auteur qui précise qu' « en se retrouvant pour un moment d'allégresse collective, les laboureurs occultaient le temps d'une chanson leur misère affective et leur souffrance physique. » (Unnuth, 2001 : 125).

Halbwachs dit,

Les souvenirs nous reviennent, lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les rappellent. (...) Cependant c'est dans la société que normalement l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, qu'il les reconnaît et qu'il les localise (Halbwachs, 1948 : 105).

À travers l'exemple des *althas* et des *birhas*, on peut comprendre que les travailleurs-engagés utilisaient leur temps libre pour se remémorer, chanter et par extension préserver cette mémoire collective. La liberté offerte par la nuit les a aidés à se libérer des contraintes imposées par les blancs. C'était leur manière d'évoquer et de célébrer leurs racines indiennes, de surmonter l'oubli de sorte que le passé vécu dans le pays natal ne soit pas effacé à tout jamais.

Le besoin partagé de se souvenir et de lutter contre l'oubli produit une dépendance mutuelle qui pousse les travailleurs-engagés à tisser des liens forts.

2. La dépendance *coolie*

Pour les travailleurs-engagés indiens, le voyage à l'île Maurice était une rupture avec l'Inde. De plus, dans le pays d'accueil, ils ont été assujettis par les maîtres blancs. Face à cet ennemi commun, des liens se tissent entre les coolies.

Cette dépendance émerge dès le vaisseau qui marque la rupture avec leur patrie, et continue non seulement dans les camps indiens et dans les plantations, mais aussi dans les prisons où sont enfermés les dissidents indiens. Nous allons à présent analyser ces différentes instances de dépendance coolie pour étudier l'émergence de la solidarité au sein de cette communauté.

À travers Kundan, l'un des personnages principaux du roman, Unnuth montre l'injustice systémique dont les prisonniers sont victimes à l'hôpital et comment les liens se nouent entre codétenus. Gravement blessé pendant la construction d'un mur, il était conduit à l'hôpital,

Les trois premiers jours, il avait partagé sa couchette avec un autre malade. Il n'était pas rare que les lits soient occupés par deux personnes. Et durant les premières quarante-huit heures, on ne lui avait rien donné à manger. En guise de soins, un infirmier se contentait de badigeonner sa blessure avec une sorte de pommade noire, ce qui n'avait aucun effet sur la plaie (Unnuth, 2001 : 27).

Les paroles de Mangru, ami et codétenu de Kundan renforcent cette idée :

- Normalement, on soigne les gens, à l'hôpital. Ici, c'est tout le contraire. On est vraiment traités comme des chiens. Même les médicaments, il faut se traîner à genoux pour les obtenir (Unnuth, 2001 : 43).

La négligence délibérée de la part des gardiens est rendue visible également dans la nourriture fournie aux prisonniers

Le manioc qu'on servait aux prisonniers n'était pas assez cuit [...] le cuisiner ne le laissait pas cuire assez longtemps, par malveillance autant que par paresse. Rares étaient le repas où le manioc était mangeable. Le cuisiner avait dû l'oublier sur le feu ces jours-là (Unnuth, 2001 : 27).

Confrontés à ces mauvais traitements, les prisonniers s'entraident comme en témoigne Mangru :

-....Prends ça, s'il te plaît, chuchota Mangru en glissant un petit sachet dans la paume de son ami

- Qu'est ce que c'est ?

[...]-C'est pour ton pied

- T'as trouvé ça où ?

- Je l'ai préparé avec des herbes sauvages. Tu l'appliques trois fois par jour et tu guériras vite. C'est mon père qui m'a donné la formule. (Unnuth, 2001 :43).

Le protagoniste nous raconte comment les premiers liens sociaux se sont formés sur l'île. Les jeunes soldats indiens sont venus à l'île Maurice afin de lutter contre

les Français assurés qu'une fois la bataille remportée « les Anglais [leur] offriraient l'île [...] » (Unnuth, 2001 : 27).

À peine trois jours après la victoire, il y avait retrouvé ses compatriotes, venus d'Inde comme lui. Aucun n'avait de lien de parenté avec lui, mais il s'était senti proche d'eux, autant que s'ils avaient été frères. (Unnuth, 2001 : 27).

Malgré la diversité de leurs provenance sociale et géographique, ils étaient soudés.

Quand Kissan et Kundan, deux des personnages principaux arrivent en retard, la punition infligée par le sirdar est sévère. Il s'apprête à les fouetter, canne à la main, quand

tous les laboureurs firent un pas vers lui. Il s'arrêta net et jeta un regard circulaire. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il avait eu l'intention de continuer, mais il valait mieux, s'en tenir là (Unnuth, 2001 : 141).

Les autres travailleurs sur la plantation soutiennent les deux retardataires devant le sirdar. S'il avait continué à les maltraiter, on imagine que les engagés auraient pris leur revanche en le battant. Cette réussite a encouragé les coolies à chanter la chanson suivante :

*La nuit vient de se terminer
Notre cauchemar s'achève enfin
Le jour se lève, marchons ensemble
Marchons encore, main dans la main* (Unnuth, 2001 : 141).

Cet extrait marque un tournant dans le roman puisqu'il témoigne d'une insouciance sans précédent :

la première fois que le chant des laboureurs s'élevait librement [...] La sensation de liberté soulevait les torsos, même si elle n'était qu'éphémère, car dans leur cœur subsistaient la peur et l'appréhension (Unnuth, 2001 : 141).

Les coolies de deux camps différents sont éloignés par la distance entre les plantations mais aussi par les maîtres coloniaux qui craignent une syndicalisation de leurs travailleurs. Pourtant, ils dépendent de plus en plus les uns des autres.

Dans le village voisin de Luchmansingh, le maître blanc envoie à Rekha, personnage secondaire, « une jupe bleue et une blouse blanche », (Unnuth, 2001 : 150). Cette tenue l'identifie comme proie du maître, tout comme sa mère avant elle. Cette situation est d'autant plus tragique que tout le village comprend le message mais reste impuissant face à cette situation.

Pour illustrer cette dépendance, Unnuth fait entrer le personnage de Kissan sur scène. Luchmansingh, le chef du village qui veut sauver la vie de cette fille reconnaît que seul Kissan en est capable.

Je te confie Rekha, tu vas l'emmener...À l'avenir, nos deux villages seront liés dans l'action, mais tu dois protéger l'honneur de cette fille. En échange de quoi, tu pourras toujours compter sur nous... (Unnuth, 2001 : 153).

Cela fait écho aux propos d'Émile Durkheim. Selon lui, la société moderne est basée sur la solidarité organique et l'interdépendance des individus produit la cohésion sociale :

Nous sommes ainsi conduits à considérer la division du travail sous un nouvel aspect. Dans ce cas, en effet, les services économiques qu'elle peut rendre sont peu de choses à côté de l'effet moral qu'elle produit, et sa véritable formation est de créer entre deux ou plusieurs personnes un sentiment de solidarité (Durkheim, 1893 : 19).

D'après lui, les liens entre les individus dépendent de « leur complémentarité et [de leur] coopération » (Balasubramanian, 2015 : 79). L'individu n'est pas isolé, il a besoin d'autrui, d'où le terme « solidarité organique ».

Durkheim élabore en donnant l'exemple suivant : chez des « animaux supérieurs chaque organe y a sa physionomie spéciale, son autonomie et pourtant l'unité de l'organisme et d'autant plus grande que cette individualisation est plus marquée » (Durkheim, 1893 : 101).

Dans le contexte de *Sueurs de sang* on observe qu'une hiérarchie est bien établie. Unnuth nous décrit la division de la société du dix-neuvième siècle :

Bien qu'ils en fussent parfaitement capables, les Indiens n'avaient jamais obtenu de fonctions dont ils puissent tirer le moindre prestige. Les blancs suivis des « demi-blancs » avaient une mainmise totale sur la distribution du travail dans les usines sucrières. Les Blancs occupaient le sommet de la pyramide. Venaient ensuite ceux qu'on appelait les Créoles, qu'ils fussent originaires de Madagascar ou d'Afrique de l'Est. Tout en bas de la pyramide on trouvait les Indiens (Unnuth, 2001 : 122).

Ici, il est évident que la division du travail n'est pas réalisée en fonction des capacités des travailleurs mais bien en fonction de leur origine. Les Blancs, considérés comme supérieurs, dominaient, suivis des « demi-blancs ». Ensemble, ils contrôlaient l'économie sucrière de l'île (plantation et usine). Les Indiens qui étaient toujours victimes de discrimination se trouvaient

systématiquement relégués au bas de l'échelle sociale, ce qui contribuait grandement à l'émergence d'une solidarité *coolie*.

Durkheim élabore :

Des individus sont liés les uns aux autres qui, sans cela, seraient indépendants ; au lieu de se développer séparément, ils concertent leurs efforts ; ils sont solidaires et d'une solidarité qui n'agit pas seulement dans les courts instants ou les services s'échangent mais qui s'étendent bien au-delà (Durkheim, 1893 : 24-25).

Qu'ils s'agissent des prisons, des plantations ou de l'honneur du village et des jeunes filles, les exemples de solidarité abondent. Ce phénomène a également pour conséquence de déstabiliser le système colonial et les pouvoirs coloniaux auxquels ils sont assujettis.

3. La déstructuration coloniale

Le système colonial, un système rigide au sein duquel la hiérarchisation occupe une place très importante est déstructuré par l'émergence de la solidarité *coolie*.

Unnuth offre un exemple qui illustre comment le Protecteur⁵ s'approprie le terrain des *coolies*. Les travailleurs ont fourni un effort considérable pour construire un *baithka*⁶ avec un temple au *kalimayi*⁷ et cultiver 'trois arpents de terre' qu'ils ont divisés en

cinquante parcelles, chacune étant exploitée par deux familles du village. Les parcelles tournaient, et on ne cultivait jamais la même. Sonallal était responsable de leur gestion (Unnuth, 2001 : 256).

En effet, la cultivation de la terre leur était chère. Ils ont partagé une ressource limitée de « trois arpents de terre » de sorte que chaque famille ait l'occasion de cultiver une parcelle. C'était un premier pas vers leur indépendance. Comme le souligne Kissan,

...ce petit bout de terre était devenu synonyme de leur identité, de leur liberté. Il leur donnait la garantie de ne pas être venus ici en vain, uniquement pour être réduits en quasi-esclavage... (Unnuth, 2001 : 257).

Cette identité et cette liberté que revendiquaient les *coolies* dérangeaient le maître blanc. Il ne pouvait pas supporter de les voir travailler ensemble, épanouis, créant et produisant en harmonie :

C'était dans ces petits champs, dans ces jardinets, que les laboureurs oubliaient le mieux les patrons et leurs champs de canne [...] Là il n'y avait pas de canne, pas de fouet, pas d'injures et pas de contremaîtres. Ces champs étaient les leurs, et ils aimaient y travailler avec application, plaisir et fierté (Unnuth, 2001 : 257).

Ainsi, il leur interdit la cultivation en posant des barrières et entoure la parcelle « de barbelés, gardés par des hommes armés. » (Unnuth, 2001 : 251).

La manière de répondre des coolies illustre la tentative de déstructuration du système. Ils se mettent en grève et refusent d'aller au travail, ce qui force le maître à venir à leur rencontre.

-Ce terrain ne vous appartient plus.

-Dans ce cas, nous ne bougerons pas d'ici. (Unnuth, 2001 : 259).

Jamais un travailleur engagé n'aurait osé répondre d'une telle manière. Cependant, un tel élan lui a permis d'affronter le tyran qu'est le maître colonial. L'ancien système commence à s'effondrer et les dynamiques du pouvoir évoluent. Le laboureur sait que le maître est complètement dépendant de lui. Il devient riche aux dépens de ses travailleurs, ce qui est rendu visible lorsqu'il demande

- Que font tous ces gens ? Ils devraient être au travail...Sais-tu combien leur absence me fait perdre par jour ?

- Combine monsieur ? demanda Dhanlal, qui se tenait en retrait.

- Quinze mille roupies !

- Quinze mille roupies ? Cent roupies par laboureur ? C'est vraiment ce que nous valons ? Quand je pense qu'on nous donne huit anas (Unnuth, 2001 : 258).

La société capitaliste attache plus d'importance à l'argent qu'à la vie. Le patron ne se soucie guère du bien-être de ses travailleurs mais la perte d'argent engendrée par leur absence le rend très anxieux.

Le rapport maître - coolie est remis en question par l'écrivain plusieurs fois dans le roman. Cette idée est également illustrée par le personnage de Madan, le fils de Kissan, qui incarne la troisième génération de travailleurs engagés.

Quelle atroce ironie, quelle injustice ! Aux uns la lueur, aux autres les fruits de travail, aux uns l'aigre saveur de la souffrance aux autres la douceur du sucre raffiné. D'un côté les masures des laboureurs en paille et en torchis. De l'autre, le château en pierre bleue du patron et son parc de trois arpents. C'était toute la différence entre ceux qui s'éreintaient à la tâche et ceux qui confortablement assis, en récoltaient les bénéfices (Unnuth, 2001 : 294).

Ici, la distinction entre ceux qui labourent et ceux qui profitent du labeur est très claire. L'ajout des sens corporels : la vision (les maures en paille, le château en pierre bleue) et le goût (l'aigre saveur, douceur du sucre raffiné) rendent cette distinction d'autant plus tangible et réelle. Les nouveaux esclaves⁸ sont les véritables maîtres de la terre. Sans eux, la production et le commerce seraient impossibles. Rappelons Hegel,

« le maître est en relation médiante à la chose par l'intermédiaire de l'asservi » (Hegel, 2012 : 360).

Kojève dans son œuvre phare *Introduction à la lecture d'Hegel* explique comment l'esclave transforme la nature en bien consommable par son travail, pourtant

il ne la consomme pas lui-même]. Pour le Maître par contre, le rapport immédiat [à la chose] se constitue, par cette médiation [, c'est-à-dire par le travail de l'Esclave qui transforme la chose naturelle, la "matière première" », en vue de sa consommation (par le Maître)] (Kojève, 1947 : 23).

Sueurs de sang est l'incarnation même de cette citation. En racontant l'histoire de trois générations de travailleurs engagés, Unnuth met en lumière la lutte des indo-mauriciens, leurs échecs et leurs réussites. C'est grâce à ces travailleurs engagés venus de l'Inde et de la Chine que les maîtres coloniaux ont pu alimenter le système économique de la plantation. Sans eux, ils seraient totalement ruinés comme le souligne M. Épinay dans le roman phare *Sea of Poppies* d'Amitav Ghosh⁹.

Mes cannes pourrissent dans le champ, M. Reid, » dit le planteur. « Dites à M. Burnham que j'ai besoin d'hommes. Maintenant que nous ne pouvons plus avoir d'esclaves à Maurice, je dois avoir des coolies, ou je suis condamné. Parlez-en pour moi, voulez-vous ? (Ghosh, 2009 : 55).

Ainsi, nous observons une déstructuration sociale qui s'établit progressivement, en commençant par des révoltes ponctuelles pour ensuite donner lieu à une inversion des rôles entre maître et *coolie*.

Conclusion

Nous avons étudié le rôle de la mémoire collective dans l'émergence d'une solidarité *coolie*. Cette solidarité se manifeste dans les actions des travailleurs engagés et contribue à la déstructuration du système colonial.

Quand Abhimanyu Unnuth a écrit et publié *Sueurs de sang* en hindi, *Lal Pasina*, il a délibérément fait le choix de se libérer des contraintes de la société coloniale en s'accrochant aux vestiges de 'la patrie authentique' qui, dans son cas, se trouvait en la langue hindi.

En effet, les mots ‘*Lal Pasina*’ se traduisent littéralement en ‘sueurs rouges.’ De plus, la couverture rouge sur laquelle se trouve la photo du visage d’un vieil homme aide le lectorat à se représenter les conditions de vie inhumaines sur les plantations.

La version française transmet la même idée en retenant le mot-clé ‘sueur’ auquel vient s’ajouter ‘de sang’ pour mettre en exergue le côté sanglant et violent de leur lutte. De plus, sa couverture est illustrée d’un collage composé des photographies d’une femme, de deux enfants et de sept hommes. Le fait que ces dernières soient tirées des archives et que le nom des personnes représentées y soit renseigné permet ainsi au lectorat de les imaginer pendant sa lecture. Elle sert donc de support visuel.

Les travailleurs engagés indiens ont fait preuve d’une détermination sans faille, si bien qu’aujourd’hui le premier ministre Pravind Jugnauth¹⁰ est un Mauricien d’origine indienne.

À cet égard, nous nous souvenons de Madan, qui souvent pensait,

Chaque cellule de notre corps a grandi sur cette terre. Nous ne trouverons pas d’autre terre où nous nous sentirons plus chez nous, même au paradis. Nous avons acheté cette terre avec notre sang et nos larmes. Et nous continuerons de l’arroser de notre sueur, jusqu’à ce qu’elle soit à nous. C’est ainsi, personne ne peut rien contre. (Unnuth, 2001 : 299).

En prêtant ces paroles à Madan, travailleur engagé de la troisième génération et dont le père et le grand-père étaient *coolies*, Unnuth renforce l’idée du sacrifice de cette communauté. Il commence au niveau microscopique en décrivant des cellules, plus petit élément du corps humain, puis élargit la vision en incluant le sang et la sueur qui arrosent la terre.

L’extrait mentionné précédemment illustre la thèse de Frantz Fanon,

Les nations européennes se vautrent dans l’opulence la plus ostentatoire. Cette opulence européenne est littéralement scandaleuse car elle a été bâtie sur le dos des esclaves, elle s’est nourrie du sang des esclaves, elle vient en droite ligne du sol et du sous-sol de ce monde sous développé. Le bien-être et le progrès de l’Europe ont été bâtis avec la sueur et les cadavres des Nègres, des Arabes, des Indiens et des Jaunes. Cela nous décide de ne plus oublier. (Fanon, 1961 : 25).

L’économie sucrière mauricienne est « bâtie sur le dos » des esclaves et soutenue par le sang des Indiens. Son développement témoigne des sueurs et sang versés par ceux-ci. L’ouvrage d’Unnuth est une illustration poétique de cette citation.

Bibliographie

- Balasubramanian, K. 2015. La Solidarité dans le roman Boadour... Du Gange à la Rivière des Roches de Firmin Lacpatia. In: *Réflexions*, Volume 2. Hyderabad: The English & Foreign Languages University, p. 73-87.
- Bal, E., Sinha-Kerkhoff, K. 2007. *Separated by the partition in Global Indian Diasporas. Exploring Trajectories of Migration and Theory* ed. Gijbert Oonk. IAS: Amsterdam University Press.
- Boym, S. 2002. *The Future of Nostalgia*. New York: Basic Books.
- Boodhoo, S. 2018. *Abhimanyu Unnuth. A great writer for a small country*. Mauritius Times. [En ligne]: <http://www.mauritiustimes.com/mt/abhimanyu-unnuth-a-great-writer-for-a-small-country/> [consulté le 14 septembre 2022].
- CNTRL. [En ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/solidarit%C3%A9> [consulté le 26 septembre 2022].
- Durkheim, É. 1893. *De la division du travail social*. Paris : Éditions PUF.
- Éduard, O. 2018. Un géant de la littérature mauricienne disparaît, *le mauricien.com*. [En ligne]: <https://www.lemauricien.com/le-mauricien/abhimanyu-unnuth-un-geant-de-la-litterature-mauricienne-disparait/209227/> [consulté le 14 août 2022].
- Fanon, F. 1961. *Damnés de la terre*. Paris : Éditions la découverte poche.
- Ghosh, A. 2015. *Sea of Poppies*. Canada: Penguin.
- Hawkins, P. 2007. *The Other Hybrid Archipelago*. United States of America: Lexington Books.
- Halbwachs, M. 1948. *Les cadres sociaux de la mémoire collective*. Paris : Librairie Félix Alcan.
- Halbwachs, M. 1950. *La mémoire collective*. Paris : PUF.
- Hegel, G.W.F. 2012. *La Phénoménologie de l'Esprit*. Paris : Flammarion.
- Kojève, A. *Introduction à la lecture d'Hegel*. Paris : Éditions Gallimard.
- Unnuth, A. 1977. *Lal Pasina* traduit par Jarry. I et Buddhoo, K. en *Sueurs de Sang*. Paris : Stock. 2001.

Notes

1. Boym, S. *The Future of Nostalgia*, 20, traduit de l'anglais «There is a no less global epidemic of nostalgia, an affective yearning for a community with a collective memory, a longing for continuity in a fragmented world. Nostalgia inevitably reappears as a defense mechanism in a time of accelerated rhythms of life and historical upheavals ».
2. Écrit par le saint Tulsidas, c'est une ode à la devotion du dieu-singe Hanuman envers son maître le dieu Ram.
3. According to Karine Schomer, they recount the 'intertwined fates of the three principal Rajput kingdoms of North India on the eve of the Turkish conquests' which is 'traditionally performed during the monsoon season'.
4. Le birha est défini comme « chant à la fois mélancolique et gai sur lequel on peut danser. » (Unnuth, 2001 : 415).
5. Protecteur fait référence au maître blanc.
6. Maison commune réservée à la communauté hindoue (Unnuth, 2001 : 415).
7. « Autel consacré à la déesse, Kali paré de vertus protectrices. » (Unnuth, 2001 : 416).
8. Hugh Tinker dans son ouvrage phare, A new system of slavery. The Export of the Indian Labour Overson 1830-1920, label le travail-engagé comme une nouvelle forme d'esclavage. Il écrit « L'héritage de l'esclavage des Noirs, dans les Caraïbes et les Mascareignes, était un nouveau système d'esclavage, incorporant de nombreuses caractéristiques répressives

de l'ancien système, qui a induit chez les Indiens de nombreuses réactions de leurs frères africains en esclavage. » (Tinker, 1974 :19).

9. Ghosh, A. *Sea of Poppies*, 55, traduit de l'anglais « My canes are rotting in the field, Mr. Reid," said the planter. "Tell Mr. Burnham I need men. Now that we can't have slaves in Mauritius, I must have coolies, or I am doomed. Speak for me, will you? »

10. Depuis 1968, les premiers ministres mauriciens étaient toujours les hindous d'origine indienne sauf Paul Bérenger (2003-2005). (Bal & Sinha-Kerkhoff, 2007 :142) Le premier ministre actuel Pravind Jugnauth a suivi son père Anerood Jugnauth comme chef de la république.